

Monsieur le Premier ministre, mon cher Manuel Valls,

Je prends la parole pour témoigner ma profonde et sincère gratitude ainsi que mon émotion. Mais avant je voudrais partager la douleur des victimes des récents attentats de Paris et Bruxelles et exprimer ma solidarité, ma condamnation du terrorisme, toujours injustifiable, et ma défense de nos valeurs démocratiques.

Et maintenant, merci infiniment pour ces mots si généreux que je viens d'entendre. Ils ont pour moi une valeur très spéciale qui se rajoute au grand honneur que le Premier ministre m'a fait en acceptant de me remettre personnellement cette insigne dans le cadre significatif du Matignon.

J'éprouve une grande admiration pour Manuel Valls, pour ses qualités humaines et sa taille politique qui constituent un exemple, et une référence, dans un moment où nos pays, et toute l'Europe, ont besoin de

vrais hommes d'État pour faire face aux immenses défis sociaux, économiques et politiques qui se posent. Et à ce sentiment d'admiration, il faut ajouter une sincère affection, qui repose sur beaucoup de coïncidences et qui a surgi depuis que nous nous sommes rencontrés à l'Ambassade de France à Madrid. Tout cela constitue le fondement d'une amitié qui m'est très chère.

Merci aussi, naturellement, au Président de la République qui m'a fait l'honneur de m'octroyer le grade de Commandeur; et merci à mes amis très proches, les ambassadeurs Olivier Schrameck et Jérôme Bonnafont, qui avaient généreusement demandé pour moi la Légion d'honneur.

Merci aussi à tous ceux qui m'accompagnent aujourd'hui: à mes meilleurs amis français; à Juan Luis Cebrián, en représentation de mes amis espagnols; à notre ambassadeur à Paris, Ramón de Miguel, bon ami également; et à mes beaux-frères et mes belles-soeurs Arturo et María José, venus depuis Le Caire, et Félix et Ita, venus depuis notre chère Séville.

Merci à Pili, ma femme à qui je dois tellement et avec qui je partage tout; et à nos enfants: Marta, María, Gregorio, Pili, qui est devenue une vraie parisienne, Issa, Alfredo, Cristina et Javier, et à Eva, Quique, Manfredi, Rafa et Juan, qui les accompagnent aujourd'hui ici et dans leur vie; et à ma petite-fille Julia, venue en représentation de nos huit petits-enfants.

Et enfin, je me souviens également de mes parents et de mes grands-parents Marañón qui, au même temps qu'ils m'apprenaient le véritable patriotisme, ils m'inculquèrent depuis mon plus jeune âge l'amour pour la France, ses gens, sa langue et son paysage.

Ce deuxième ancrage européen a constitué dans ma famille une longue tradition, conformée par l'admiration de ce que représente la France dans l'histoire de la liberté et aussi par le sentiment de gratitude suite à l'accueil que la France nous donna, comme à tant d'autres compatriotes, lorsque mes ancêtres se virent

obligés à fuir l'Espagne pour des raisons politiques. Il n'existe de drame social plus injuste que celui de l'émigration forcée, que ce soit pour des raisons de pauvreté, de race, d'idéologie ou de guerre.

Depuis le 18<sup>e</sup> siècle, la pensée libérale et des Lumières espagnole est, dans son meilleur sens, comme on dit dans notre langue *-un pensamiento afrancesado-*, et c'est pour cela que ceux qui croyons en ses valeurs avons été récompensés, en outre, avec le don d'une culture extraordinaire, et avec la connaissance d'un pays magnifique qui nous accueille toujours, quelles que soient nos circonstances, et même si nous arrivons « légers de tout bagage », comme dirait le poète Antonio Machado.

En effet, les miens trouvèrent en France beaucoup plus qu'un asile, ils y trouvèrent leur deuxième patrie. D'abord ce fut la famille de ma mère, les Bertrán de Lis, hommes politiques et banquiers libéraux du 19<sup>e</sup> siècle, chassés de notre pays suite aux réactions absolutistes. Ce fut aussi dans l'exil de Paris où se rencontrèrent

mes arrière-arrière-grands-parents, une très jeune *Infanta* d'Espagne, qui repose dans un Panthéon de Montmartre, et un comte émigré Polonais, son professeur d'équitation, qui partirent dans une cavale romantique. Ce fut aussi à Paris où se réfugièrent mes grands-parents Lola et Gregorio Marañón pendant leur exil de six ans lorsque les deux Espagnes menacèrent leur vie. Il est significatif que mon grand-père ait gardé dans son bureau du Cigarral le carnet avec les contacts de son exil parisien, comme un souvenir toujours proche de ces années capitales, et une feuille où il avait écrit : « La France est l'atrium propice de la civilisation européenne et on éprouve le besoin de lui dire combien on l'aime, combien on lui doit ». Enfin, le grand-père de mes jeunes enfants, Alexis Weissenberg, après avoir fuit l'holocauste juif, trouva en France l'asile, la nationalité... et la Légion d'honneur, comme la reçurent également mon arrière-grand-père le journaliste Miguel Moya, mon grand-père Marañón et mon père.

En ce qui me concerne plus personnellement, je voudrais souligner dans le domaine de la culture tout ce que la France m'a donné. La culture française est un

des piliers essentiels de ma formation intellectuelle. Les pages de ses livres et les images de son cinéma s'imposent sur toute autre influence dans les années décisives de mon adolescence, lorsque je définis ma vocation personnelle. Cela ne vient pas uniquement de mon entourage familial assurément francophile, mais aussi au fait qu'à ce moment, en pleine dictature, l'air du progrès et la liberté nous arrivait de l'autre côté des Pyrénées.

Ma génération ne se comprend pas, culturellement et politiquement, sans l'influence de la France. Ces premiers romans de notre adolescence que furent « Le rouge et le noir » et « La porte étroite », les essais sur la démocratie de Burdeau et Duverger, le structuralisme de Levy-Strauss, l'humanisme chrétien de Mounier, la théologie cosmique de Teilhard de Chardin, l'engagement politique de « Les mains sales » de Sartre ou le féminisme précurseur de « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir, l'existentialisme et la quête de la vérité de « La peste » de Camus, les leçons libérales de Benjamin Constant, le cinéma de Resnais et Marguerite Duras et ensuite la Nouvelle Vague, la musique

d'Olivier Messiaen, les chansons de Brassens, la poésie de Char ou Saint-John Perse, et le journal Le Monde, lorsque la censure ne l'interceptait pas, conformèrent de manière décisive notre « weltanschauung ».

L'Europe a besoin de la France pour continuer à se construire, pour continuer à avancer dans son unité, sans laquelle nos vieilles nations ne seront rien dans le monde à venir. « L'impossible nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne » écrivait poétiquement René Char. L'Europe demeure en partie une utopie, mais une utopie qui doit illuminer, aujourd'hui et demain, le chemin de nos peuples. Et au sein de l'Europe, nous, les pays qui partageons la culture millénaire de la Méditerranée, avons besoin de la France pour être plus nous-mêmes.

Avec le double héritage, le familial et, le plus décisif, celui que j'ai moi-même acquis, je me considère, je suis, un ami passionné de la France. Et comme l'a écrit Montaigne, moi non plus je ne sais faire rien de mieux que d'être ami. Avec ce sentiment, Premier ministre,

cher Manuel Valls, laissez moi dire que je fais miens les propos de Jean d'Ormesson : « nous serions heureux de pouvoir enfin nous arrêter un instant pour cueillir quelques fleurs sur le bord du chemin et pour dormir un peu à l'ombre des grands arbres... mais il faut toujours aller un peu plus loin». Oui, aller toujours plus loin, une fois remplies nos tâches, en inventant d'autres. L'honneur que je reçois aujourd'hui me motive énormément pour continuer le chemin avec cet état d'esprit.

Si mes mérites passés n'arrivaient pas à justifier l'honneur que je reçois aujourd'hui, j'espère le mériter par mon engagement, que je réaffirme ici, de correspondre la France toujours avec ce sentiment d'une profonde amitié. Cet engagement et le souvenir de cet acte, je les porterai gravés pendant le reste de ma vie, comme disait Albert Camus, « dans la mémoire du cœur, dont on dit qu'elle est la plus sûre ».



Pour tout cela, cher Premier ministre, je termine comme j'ai commencé : merci de tout cœur, *muchas gracias de corazón, querido Manuel.*

Madrid, le 8 avril 2016.